

Nous étions 17 adhérent(e)s à nous regrouper pour finaliser le co-voiturage, sur le parking du Forum des Angles, avant de partir pour Tarascon.

La sortie a été organisée par Françoise Moulin ; elle comportait la visite guidée le matin du Musée Souleïado, puis après restauration, la visite également guidée du château de Tarascon.

### SOULEIADO, QU'ES AQUO ?



*Souleïado ? Savez-vous ce que cela signifie ?* nous demande notre guide au cours de la visite. La réponse ne fuse pas parmi l'assistance. *Soleil...* probablement ! Il nous explique qu'après la pluie ou l'orage, quand les nuages se trouvent transpercés par les rayons du soleil, on parle de *souleïado*, **l'ensoleillade**. Une belle image pour une marque si imprégnée de culture provençale. Cette marque a été créée en 1939 par Charles Demery, qui vient de reprendre l'entreprise et sa direction à son oncle Charles Henri Demery.

### UN PEU D'HISTOIRE...

C'est au milieu du XVIIe siècle que des tissus de cotons imprimés de couleurs vives commencent à être importés à Marseille, en provenance des Indes, d'où le nom d'*indiennes*.

Celles-ci rencontrent rapidement un grand succès commercial au sein de la bourgeoisie et de la noblesse. Les importations se développent via le port de Marseille, portées par la *Compagnie des Indes Orientales* nouvellement créée par Colbert. Des ateliers d'indiennage s'ouvrent aussi à Arles, Avignon et Nîmes et exportent vers l'Italie et l'Espagne.

A la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle, le gouvernement royal va prendre des décisions qui vont gravement impacter cette industrie des *indiennes*. En effet le successeur de Colbert, Louvois, afin de protéger l'industrie française du lin, de la laine et de la soie, interdit non seulement la fabrication, la commercialisation, mais aussi le port des *indiennes*. Des indienneurs marseillais se réfugient à Avignon (en territoire papal), ou fuient vers l'Allemagne et la Suisse. Gare à celui ou celle, producteur, consommatrice qui brave l'interdit, la répression s'abat. Face au désastre économique généré, Le pouvoir royal assouplit la législation : la fabrication et la commercialisation sont autorisées à nouveau à Marseille, mais exclusivement vers les colonies et l'étranger. Le port des *indiennes* reste interdit. La contrebande se développe et le fameux Louis Mandrin faisait de la contrebande d'*indiennes*. Il faudra attendre 1759, la Guerre de 7 Ans et une crise économique, pour que l'interdit soit définitivement levé.



Au début de la Révolution, les importations très lourdement taxées, entraînent un développement important de la production française sur tout le territoire, mais de façon plus intense en Provence. C'est l'apogée de la mode des *indiennes*.

En **1806**, Jean Jourdan crée une manufacture d'*indiennes* au couvent des Capucins à Tarascon. C'est véritablement la **naissance de l'entreprise actuelle** de Tarascon. Du fait de difficultés financières, il vend en 1821 le couvent à la ville qui y édifiera un théâtre toujours là, et déménage son activité à l'**Hôtel d'Aiminy** où Souleïado se trouve encore aujourd'hui. Son fils Mathieu lui succède en 1840 et dirige la manufacture jusqu'en 1882.



Plusieurs familles vont dès lors se succéder pour posséder et diriger la manufacture. En 1882, un négociant – **Paul Véran** – reprend l'entreprise jusqu'à sa mort en 1916. A la fin de sa vie, il est le dernier indien de Provence. Il a su acquérir les archives (fonds de dessins et planches d'impression) de ses concurrents qui arrêtent leur activité, du fait d'un rétrécissement du marché (les provençaux abandonnent progressivement leurs costumes traditionnels). En 1916, **Charles Henri Dumery**, pharmacien tombe amoureux de cette activité et rachète la manufacture pour la céder à son **neveu Charles** en **1937**, qui lui-même **créé la marque Souleïado**.



**Après la Seconde Guerre Mondiale**, l'épouse de Charles, **Hélène**, se lance dans la **création de vêtements**. Grâce à une cliente, Madame Vachon, des boutiques s'ouvrent à Saint-Tropez, Nice, Les Baux. Son rayonnement français devient aussi international. En 1952 l'entreprise compte 300 salariés, et 80% des ventes se font à l'étranger (New-York, Zurich,...). L'année suivante Charles, veuf, épouse une styliste **Nicole Barra**, qui va diriger le bureau de style pendant une quinzaine d'année et développer une grande collection de prêt-à-porter. Souleïado devient une **marque de luxe**. La célèbre **Chantal Thomass** intégrera le bureau de style pendant 15 ans à partir de 1970. En 1977, l'atelier d'impression manuelle que nous avons visité ferme définitivement, l'impression des tissus se faisant désormais mécaniquement.



A la mort de Charles Demery en 1986, l'entreprise compte 2000 points de vente dans le monde. Ses successeurs ne sauront ni conserver, ni poursuivre le développement de la manufacture. C'est une période de profond **déclin**. En 2009, l'entreprise est rachetée par **Daniel et Stéphane Richard**. Ils relancent l'activité en s'appuyant le patrimoine multi-centenaire représenté par les archives et le fonds de dessins. A ce jour le réseau commercial est constitué de 19 boutiques et 80 personnes travaillent dans l'entreprise.

### VISITE DU MUSEE

Après l'exposé de l'histoire de la manufacture au cours des siècles, notre guide nous invite à entrer dans le musée créé en 1988. Nous visitons tout d'abord les anciens ateliers, qui vont nous permettre de découvrir les étapes de la fabrication des tissus imprimés. Ainsi, nous passons dans la pièce de **l'étuve** dans laquelle les tissus après avoir été enduits de gomme

arabique, se trouvaient entreposés dans un bain de vapeur à 90° qui permettait de fixer les couleurs.



Ensuite nous pénétrons dans la salle vitrée des **lavoirs** où les tissus étaient rincés puis essorés. Sur un agrandissement d'une photo de 1911, Charles Auguste Demery pose avec ses employés, notamment les ébénistes au tablier de cuir qui sculptent les planches d'impression.

Une grande salle présente plusieurs dizaines d'années de **collections Soleiado**. Sur les murs rouges certains d'entre nous – qui ont visité l'exposition du Musée Chabaud de Graveson en mai 2017 – ont la surprise de découvrir accrochés, des tableaux de **Léo Lelé** qui a beaucoup peint les arlésiennes en costume traditionnel.

Une salle est dédiée à la **collection privée** de la famille Demery et regroupe un ensemble d'objets religieux et de santibelli.

La **salle des couvertures** présente une collection de boutis et de couvertures piquées dont la différence de technique employée est explicitée par notre guide. Certaines pièces datent du XVIIIe siècle et nous étonnent par leur modernité.



Nous passons devant **la cuisine aux couleurs**, belle expression imagée pour parler de l'atelier des chimistes. C'est dans ce laboratoire qu'étaient préparés les colorants pour l'impression : l'indigo pour le bleu, la garance pour le rouge, la racine de tournesol pour le jaune,...

La visite se termine par l'atelier d'impression où s'empilent sur des étagères des planches d'impression soigneusement numérotées. Ces planches sont constituées de plusieurs couches de fruitier ; pour obtenir le motif la planche peut être sculptée, ou des pièces en plomb ou laiton y être implantées. Avant le passage à l'impression mécanique, une semaine était nécessaire pour imprimer une pièce de tissu. Avec le fonds des dessins, et 40 000 planches, c'est un véritable patrimoine dont dispose encore aujourd'hui l'entreprise.



## PAUSE DEJEUNER

Après que certaines et certains d'entre nous, aient fait un détour par la boutique Souleiado, nous prenons à pied le chemin de la place de la gare pour rejoindre le restaurant. Au menu : gardianne de taureau ou dorade, puis tarte aux pommes ou forêt noire. Après ce moment de convivialité, nous repartons toujours à pied vers le château qui se dresse au bord du Rhône.



## CHATEAU DE TARASCON

Devant l'entrée du château et au pied de ses murailles formidables, notre guide nous donne quelques **repères historiques**. Il a été construit entre 1400 et 1435 par les Comtes de Provence (et aussi ducs d'Anjou) : **Louis II** puis son fils **Louis III**. Son architecture nous rappelle celle de la Bastille à Paris construite un peu plus tôt. Il est rappelé que certaines scènes de la prise de la Bastille, reconstituées pour le film *La Révolution Française* de Rober Enrico (pour la première partie) sorti en 1989 pour le bicentenaire, ont été tournées au château de Tarascon.



René I<sup>er</sup>, comte de Provence – **le Bon Roi René** – y procédera à des aménagements de confort et de décor pour en faire véritablement une demeure royale. A la mort du dernier comte de Provence en 1481, la Provence intègre le royaume de France, et le château devient une **prison** militaire. Plus tard la prison accueillera des prisonniers de droit commun, et ce...jusqu'en 1926,



date de la fermeture définitive de la prison. Des restaurations seront lancées dès le XIX<sup>e</sup> siècle et se poursuivent encore de nos jours.

Le château est la propriété de la ville de Tarascon.

Nous pénétrons dans le château par ce qui était à l'origine un pont-levis, pour entrer dans la basse-cour entourée de logis de service qui étaient occupés par les serviteurs. Par la tour des gardes et la poterne, nous accédons ensuite à la **cour d'honneur** qui était à cette époque un lieu de festivités. Au coin de l'une des façades les bustes – très abîmés par les destructions des révolutionnaires – de René I<sup>er</sup> et de sa seconde épouse Jeanne de Laval. Ensuite nous découvrons l'architecture légère et élancée de la





**chapelle de la Vierge**, surplombée d'une tribune en bois, qui permettrait au roi et à la reine, d'assister aux offices directement depuis leurs appartements.

Nous arrivons dans l'immense **salle des festins**, équipée de 3 immenses cheminées et de 3 hautes fenêtres donnant sur la Rhône. Dans un coin une trappe à déchets aujourd'hui vitrée, se déversait directement dans le fleuve. Un vide-ordure pratique mais peu écologique...Le sol est recouvert d'une moquette rouge au décor contemporain noir et blanc. Au-dessus de nous d'énormes poutres soutiennent le plafond de bois.



Au cours de la visite dans les salles ou les circulations, nous voyons des **graffitis** laissés par les prisonniers qui se succédèrent dans ces lieux pendant plusieurs siècles. Par des escaliers en colimasson, nous montons dans les étages supérieurs, pour découvrir la chambre du roi René, la grande garde-robe et les pièces d'apparat. En prenant un escalier situé dans une tourelle ajourée de 19 fenêtres, certains d'entre nous accèdent à la **terrasse panoramique** au sommet du château. De là, s'offre à nous une vue à 360° sur le Rhône, les toits de Tarascon, Beaucaire et son château en ruine, les Alpilles, la Montagnette. C'est la dernière étape de notre visite.



Un grand merci :

- aux conducteurs (trices) qui nous ont transporté(e)s,
- à Françoise Moulin pour l'organisation de cette sortie.

Texte et photos : Michel Leduc